

CINEMA

La misère du monde saisie en plein carnaval: un premier film surprenant.

«Karnaval» sans mascarade

Karnaval
de Thomas Vincent,
avec Amar ben Abdallah, Sylvie
Testud, Clovis Cornillac... 1h28.

Par principe, le carnaval nous fait horreur. La levée collective des valeurs, l'acharnement à festoyer à grands bruits les uns avec les autres, quand ce n'est pas les uns dans les autres, et la fierté de perpétuer à grands renforts de rots biéreux une tradition locale: pitié et tous aux abris! A ce compte-là, un film s'appelant *Karnaval* et se déroulant entièrement au milieu des parades déguisées et des chansons paillardes nous donne *a priori* un urticaire géant. Ce n'est pas le moindre bénéfice du premier long métrage de Thomas Vincent que de nous obliger à retourner le gant de nos préjugés. D'ailleurs, pas du tout pour nous transformer en carnavaleux effrénés mais plutôt avec cette idée que l'on puisse aller voir ailleurs si d'aventure on n'y serait pas.

Ici, l'ailleurs est à un jet de TGV de Paris, à Dunkerque, en février. Chaque année, sous la pluie, la ville se déchaîne avant la venue du printemps. L'histoire que raconte *Karnaval* se déroule dans cette parenthèse un peu aberrante et travestie. Larbi se dispute avec son père et décide de quitter le foyer familial pour partir au soleil, à Marseille. Après s'être cogné aux portes de la gare, Larbi est obligé de traîner toute la nuit en attendant l'aurore et le premier train. Dans un hall d'immeuble où il s'est réfugié, il croise Béa et son mari, Christian, viande



Les rigodons de «Karnaval» sur la plage de Dunkerque. Au centre, Béa (Sylvie Testud).

soûle que Larbi aide à hisser jusqu'à son appartement. Béa, elle-même éméchée, embrasse Larbi pour le remercier de son aide. C'est assez pour que celui-ci repousse son départ et tente de convaincre la jeune femme de tout larguer pour lui.

Maison France. La porte du carnaval sert au cinéaste à visiter la maison France dans ses nombreuses pièces et jusqu'aux recoins les moins amènes, disons, en coup de vent, du salon festif de la culture prolo (dont «on n'est pas des sauvages» serait l'antienne farouche) aux sous-sols glauques du racisme ordinaire.

A l'instar des *Virtuoses* anglais de Mark Herman, *Karnaval* regarde intelligemment les différents états critiques ou euphoriques d'un groupe de gens qui tentent d'avoir entre eux des relations qui vailent la peine, et ce en essayant de surmonter le

sentiment marécageux d'une existence, par ailleurs, le plus souvent vouée au boulot de merde et aux week-ends à Auchan. Le temps de la fête est censé abolir cette déprime du quotidien, et l'étreinte sexuelle à tout casser de Béa et de Larbi a valeur d'événement hautement improbable et néanmoins rendu possible par l'échauffement généralisé. On ne va pas refaire le coup fumant de la «part maudite» mais pourtant tout est là, une ardeur à bloc pour perdre pied, d'abord ensemble (*Karnaval* est un beau film sur la beuverie), puis seul, quand l'excès d'énergie se retourne contre soi et que, ivre mort, on n'est plus qu'une débâcle à quatre pattes gémissant dans les chiottes. Cette solitude, Larbi l'incarne dans sa foncière mélancolie du type qui n'est jamais ni présent ni absent, comme en réserve entre deux eaux, deux

communautés, l'une et l'autre plus ou moins vivables.

Pas de caricature. Thomas Vincent, auteur du scénario avec Maxime Sassier, a veillé à ne pas tailler ses personnages d'une seule pièce, et ce travail est particulièrement impressionnant sur Christian, mari violent de Béa, voué fatalement à la caricature. Or le film ne le lâche jamais dans son effrayante et finalement émouvante cyclothymie, passant abruptement de la rage à la bonne humeur, de la gaudriole à l'autodestruction. Clovis Cornillac, comédien surtout vu au théâtre ces derniers temps, apporte encore au rôle un surcroît de folie exaspérée. A ses côtés, Sylvie Testud joue une Béa girouette et déboussolée, et Amar ben Abdallah, éducateur au Havre, est parfait de distance, entre orgueil et timidité ●

DIDIER PERON